

## Frères Coen à la sauce chinoise

### *A Woman, a Gun and a Noodle Shop* de Zhang Yimou

Stéphane Defoy

---

Volume 28, numéro 4, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61034ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Defoy, S. (2010). Compte rendu de [Frères Coen à la sauce chinoise / *A Woman, a Gun and a Noodle Shop* de Zhang Yimou]. *Ciné-Bulles*, 28(4), 52–52.



## A Woman, a Gun and a Noodle Shop

de Zhang Yimou

### Frères Coen à la sauce chinoise

STÉPHANE DEFOY

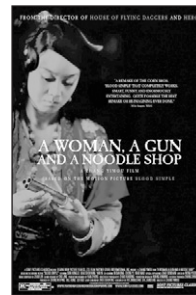
Le précédent long métrage de Zhang Yimou, l'épique **Curse of Golden Flower**, date de 2006. Rappelons que le cinéaste chinois a été passablement occupé par les spectaculaires et mémorables cérémonies d'ouverture et de clôture des Jeux olympiques de Beijing en 2008, dont il fut le principal maître d'œuvre. Spécialiste du cinéma à grand déploiement visant à rivaliser avec les superproductions hollywoodiennes, Zhang retourne à la fiction plus modeste avec **A Woman, a Gun and a Noodle Shop**. Adaptation libre de **Blood Simple** (1984) de Joel et Ethan Coen, ce long métrage suit les dédales d'un riche propriétaire de restaurant qui soupçonne sa femme de le tromper avec l'un de ses employés. Afin de rétablir sa réputation, il engage un policier corrompu pour liquider l'épouse indigne et l'amant sans vergogne.

Sans heurts, le réalisateur parvient à transposer l'action, qui se déroulait originalement dans un bar miteux du Texas, dans une auberge perdue d'un désert, à l'époque de la Chine impériale. En premier lieu, le récit emprunte la forme d'une comédie où les caractéristiques de chaque personnage sont

grossièrement brossées. Ainsi, le patron colérique et jaloux côtoie l'épouse revancharde, les employés serviles et le chef de police suspicieux. L'humour reste léger comme une brise dans la première partie de ce long métrage dont le ton léger et le type d'intrigue empruntent à la *commedia dell'arte*, agrémentée d'une touche typiquement chinoise permettant d'établir une démarcation claire entre les maîtres et leurs sujets, lesquels nourrissent une frayeur démesurée à l'endroit de leurs supérieurs. Baigné de cette atmosphère grand-guignolesque, le film suscite un vague intérêt. Puis, de manière inattendue, l'intrigue prend de l'épaisseur alors qu'une série de quiproquos vient compliquer la proposition initiale. Les couleurs chatoyantes des décors et des costumes disparaissent progressivement dans ce qu'on pourrait décrire comme une « nuit des longs couteaux ». Avare de dialogues, cet épisode (faussement) illuminé par les reflets de la pleine lune est absolument magnifique sur le plan de l'éclairage et fait la part belle aux clairs-obscur. Les scènes extérieures, comme celles filmées à l'intérieur du domaine du patron, évoquent magnifiquement les retournements de situation grâce à des éclairages subtils qui laissent pénétrer de furtifs éclats de lumière dans le cadre. Malheureusement, cette virée nocturne où les cadavres s'accumulent à un rythme effréné s'éternise (près de la moitié

du film) et laisse la désagréable mais tenace impression que le réalisateur joue à cache-cache avec le spectateur.

Néanmoins, le soin apporté aux décors, qui oscillent entre le western-spaghetti et l'ambiance déjantée de Terry Gilliam (**The Imaginarium of Doctor Parnassus**), procure au film une facture visuelle à nulle autre pareille. À cet effet, la reconstitution par ordinateur d'un désert surréel aux couleurs criardes est d'une beauté saisissante, en particulier lorsque cet étrange paysage est cadré en plan d'ensemble. Mélangeant habilement les thèmes de la jalousie, de l'adultère et du meurtre commandité, Zhang reste collé à l'univers des frères Coen, sauf pour ce qui est de l'humour noir qui a fait leur renommée. Somme toute, **A Woman, a Gun and a Noodle Shop** est un honnête divertissement dont le traitement esthétique inspiré s'avère la principale force. S'il n'a pas perdu sa singularité plastique, Zhang se distancie, à chaque nouvelle proposition, de ses premières œuvres, plus personnelles et plus inspirées, que furent **Judou** (1990), **Shanghai Triad** (1995) et **The Story of Qiu Ju** (1992), Lion d'or au Festival des films de Venise. Depuis le mégasuccès de **Hero** en 2002, il semble s'engouffrer dans un cinéma plus décoratif qu'introspectif, qui camoufle plutôt mal son manque d'inspiration. ▀



Chine / 2009 / 95 min

RÉAL. Zhang Yimou SCÉN. Jianquan Shi et Jing Shang IMAGE Xiaoding Zhao SON Yijing Zhang MONT. Peicong Meng PROD. William Kong INT. Honglei Sun, Dahong Ni, Ni Yan, Xiao Shen-Yang DIST. Métropole Films